

Véronique Lemesle

Au nom du mystère de la vie



Véronique Lemesle

Au nom du mystère de la vie

© Véronique Lemesle, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1573-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants et à ma mère,

*Comme la femme enceinte ne sait pas ce que son ventre prépare, nous ignorons
quelles merveilles peuvent encore surgir du développement de la complexité
cosmique.*

Hubert Reeves, *Intimes Convictions*

PROLOGUE

Il est un peu plus de 21H15 lorsque je sors de mon magasin.

Le matin même, en ouvrant les portes, je m'attendais à terminer cette journée épuisée, le cœur lourd de deux recommandés que je venais de recevoir, de l'incertitude qui pesait sur l'avenir de mon commerce. J'avais de bonnes raisons de m'inquiéter.

Et pourtant, c'est tout l'inverse qui se produit.

En posant le pied sur l'esplanade, en cette soirée froide de février en Lorraine, j'ai la sensation d'être légère comme une plume, emplie d'une énergie nouvelle qui me donne des ailes. Tout signe de fatigue a disparu de mon corps.

Quelques heures auparavant, il s'est passé quelque chose d'inattendu, d'inespéré. J'ai encore du mal aujourd'hui à trouver les mots pour décrire ce que j'ai vécu et ce qui m'a traversée ce soir-là. Je me suis sentie accompagnée d'une force, d'une chaleur, d'une présence bienveillante qui est venue apaiser certaines de mes peurs.

À partir de cet instant, tout s'est éclairé différemment, mon regard sur la vie, mon regard sur les autres.

Je sais que je n'aurais pas su accueillir ce moment d'une telle intensité, si ma vie ne m'avait pas, à son rythme et à sa façon, préparée à le recevoir.

Pour comprendre ce chemin parcouru, il faut remonter loin en arrière, environ un demi-siècle plus tôt.

Il faut revenir à une petite fille dans une cour de maternelle qui dit non. Non à un jeu banal d'enfant qui a pourtant été joué des milliers de fois pendant les récréations.

C'est là que tout commence...

LA PETITE FILLE SUR LE MURET

Tout commence dans un joli village de la campagne normande entre Dieppe et Rouen.

J'ai quatre ans à peine. C'est ma première rentrée des classes. Jusqu'ici, je vivais dans un cocon douillet avec ma sœur et mes parents. Ceux-ci tenaient un commerce au centre du village et m'y avaient gardé près d'eux jusqu'à mon entrée à l'école.

Je suis là, dans la cour de maternelle

La maîtresse a dit quelques minutes auparavant : « Vous pouvez sortir jouer ! C'est l'heure de la récréation ! » Toute la classe s'est précipitée à l'extérieur. Moi avec.

Je suis au centre de la cour, entourée de tous mes camarades de classe. Pour nous tous, c'est notre première rentrée, notre première récréation.

Alors à quoi jouer tous ensemble ? Que faire de cette liberté soudaine, loin des consignes de la salle de classe ?

Nous nous regroupons pour décider d'un jeu. Rapidement quelques garçons suggèrent à quelques filles de faire deux camps : les filles d'un côté et les garçons de l'autre. Les garçons devront courir pour attraper les filles et les mettre en prison. Une prison sera matérialisée au sol avec des cordes à sauter. Les filles mises en prison ne pourront être délivrées que par d'autres filles qui devront prendre le risque de s'approcher du gardien. Toucher par lui, et c'est la prison pour elles aussi.

C'est ce que, plus tard, je découvrirai être le jeu des gendarmes et des voleurs.

En écoutant toutes ces règles de jeu, je me dis : « c'est quoi ça ? »

Je découvre à peine la « vie en société », et voilà qu'on me propose de mettre les garçons d'un côté et les filles de l'autre, avec clairement un rapport de force en faveur des garçons. En résumé, les garçons contre les filles. Car les slogans, c'est toujours ce qui marche le mieux pour obtenir l'adhésion du plus grand nombre.

Plutôt timide et réservée, je ne sais pas quelle force de conviction intérieure me permet de dire non, non au reste de la classe :

« Votre jeu, il ne me plaît pas, je n'ai pas envie d'y jouer. »

Au risque de me mettre tout le monde à dos, je m'éloigne volontairement. J'explore la cour. Je finis par trouver un poste d'observation idéal : le muret de la clôture de l'école. Perchée dessus, je me tiens debout, les mains agrippées au grillage. De là-haut, je vois tout ce qui s'y passe.

« On ne sait jamais, peut-être que finalement, il n'est pas si nul que ça leur jeu ! »

Mais non, définitivement non. Je n'ai pas envie de courir pour échapper à un éventuel ennemi qui veut me mettre en prison. Je ne sais pas ce que je voudrais faire d'autre. Mais ça, non !

Heureusement, tous mes camarades ont respecté mon choix, sans se moquer, ni m'exclure définitivement. Ils m'ont laissé « faire ma vie ».

Ce jeu ne les a finalement occupés que quelques récréations, me laissant ensuite le loisir de jouer avec eux à « un, deux, trois, soleil » ou à chat perché.

Pourquoi est-ce ce souvenir qui est resté gravé dans ma mémoire comme le premier de mon enfance ? Pas une fête joyeuse, pas une partie de fou rire, mais un refus.

Le premier jour où j'ai pris conscience de mon existence, mon premier mot a été de dire « non ». Un non solitaire et triste de devoir le dire.

Un non de mise à distance.

Un non d'une première angoisse de ne pas tout comprendre de ce qui se jouait autour de moi. Un non qui réalise que si quelques-uns décident, le reste du groupe suit – et on doit faire avec !

Ce jour-là, la petite fille de quatre ans que j'étais avait porté un regard d'adulte sur un jeu d'enfants, sans vraiment s'en rendre compte. Comme si la légèreté de l'existence qu'on expérimente dans notre petite enfance s'était soudainement évaporée et qu'un poids s'était abattu, là, devant mes yeux, m'empêchant de m'amuser avec les autres.

Aujourd'hui, la femme de cinquante-sept ans que je suis se retrouve dans une situation étrangement similaire.

Le muret est devenu montagne.

Je me suis récemment installée en Haute-Savoie, le Pays du Mont Blanc. Comme si, à nouveau, j'avais besoin de prendre de la hauteur.

Car j'ai l'impression de me retrouver à observer une cour de récréation version XXL où une poignée de grands enfants décide pour l'écrasante majorité. Le spectacle qui s'y déroule me sidère car les rapports de force qui y règnent sont eux aussi version XXL. Et à nouveau, j'ai du mal à y trouver ma place.

Entre ces deux scènes, plus de cinquante ans se sont écoulés... un demi-siècle de vie... et cette vie a démarré dans la lignée de ce premier souvenir d'enfance... avec beaucoup de sérieux !

COMMENCER À APPRIVOISER SES PEURS

J'ai huit ou neuf ans, ce samedi après-midi-là.

Je suis assise dans la cuisine de mon enfance. La table est en état de siège – j'ai dispersé toutes mes affaires de classe dessus. J'occupe le territoire car l'heure est grave : la maîtresse a donné pour consigne de composer une poésie en alexandrins.

Rien ne peut me distraire de cette mission, pas même un dessin animé à la télévision. Ni les aventures de Candy dans son pays imaginaire, ni Goldorak traversant l'univers aussi vite que la lumière. Je me concentre. Je compte sur mes doigts, je cherche les mots qui feront la rime. Chaque syllabe doit tomber juste. Chaque mot doit être à sa place.

Autour de moi, la maison poursuit sa vie. Mes parents sont repartis dans leur commerce, deux pièces plus loin. Ma sœur est à l'étage. Et moi je reste là, concentrée, comme si tout dépendait de ce devoir.

Je voulais bien faire. Toujours bien faire. C'est ainsi que j'ai traversé mon enfance avec un sérieux devenu légendaire pour mon entourage. La tête dans les bouquins et dans les devoirs à faire. J'étais une forcenée du travail scolaire, et surtout une perfectionniste dans l'âme.

Je me suis mise une telle pression que je n'ai même pas souvenir d'avoir pu expérimenter ce qu'on appelle l'insouciance de l'enfance.

Les premières peurs sont venues là : peur d'avoir une mauvaise note, peur de décevoir ou contrarier mes parents, peur de paraître bête aux yeux des autres.

Et puis il y en avait une d'un tout autre ordre, plus profonde – la peur de la mort.

Le soir, je redoutais le moment où mes parents allaient éteindre la veilleuse posée sur une commode du palier. C'était une jolie lampe, dont le pied était constitué d'une boule en émail ornée de coqs perchés sur des branchages. Ces coqs-là n'annonçaient pas le lever du jour, mais plutôt une plongée imminente dans l'obscurité.

La porte de la chambre que je partageais avec ma sœur restait toujours ouverte,